

1ère Partie

Chapitre 1

Armel

Après avoir quitté la ville, le bus traverse un décor de verdure qui se renouvelle à la sortie de chaque courbe, dévoilant un vallon, une colline, un bassin de rétention d'eau pour abreuver le bétail, un bosquet, une forêt primitive. Des maisons isolées piquettent le tableau de points gris. On les imagine, en hiver, au milieu d'un tapis blanc, comme sur des cartes de vœux, surmontées d'un panache de fumée. Une infinité de chemins y mènent, traçant leur réseau semblable à des veinules qui courent sous la peau. Les haies, plantées par les ancêtres, restent vivaces et quadrillent les champs aux formes géométriques. Une multitude de ruisseaux a creusé de profondes vallées qui donnent au paysage sa diversité. Sous le soleil printanier, le bus croise un groupe de randonneurs qui s'engage dans un petit chemin tandis que plus loin, des cyclistes s'attaquent à une côte pour se faire les mollets. Les prés ont reverdi après un hiver pluvieux et les troupeaux de brebis effectuent leurs premières sorties. Cependant, les rares passagers semblent

insensibles au charme du paysage et se laissent aller en suivant les mouvements du bus.

Après quarante kilomètres ponctués de plusieurs arrêts où personne ne monte ni ne descend, il arrive en vue d'une agglomération qui apparaît comme une grande ville après des kilomètres d'espaces verts. Il traverse la rue centrale déserte et stoppe au centre du bourg, non loin du bureau de Poste, devant une halle couverte qui sert de parking. En ce début d'après-midi, le soleil brille dans un ciel bleu parcouru par de gros cumulus qui étalent leurs formes gigantesques évoquant les dieux de l'Olympe, à ceux qui font preuve d'imagination.

Quatre passagers seulement. Derrière le siège du conducteur, une dame âgée, à la peau tannée par les travaux des champs, est assise près d'une adolescente aux cheveux noirs attachés en queue de cheval. Vu la ressemblance des traits des deux visages, on devine aisément leur degré de parenté. Sur la banquette arrière, un senior somnole sous son béret. N'étant plus bercé par le roulement du véhicule, il se réveille en sursaut quand le bus termine sa course. Ahuri, il écarquille les yeux, surpris d'être déjà arrivé à destination avant la fin d'un beau rêve. Dans la rangée de droite, Armel, d'une vingtaine d'années, paraît indifférent à ce lieu qu'il découvre pourtant pour la première fois. Tout le monde se connaît ici et les passagers ont deviné l'étranger à ses cheveux noirs bouclés, ses yeux sombres, son teint basané et ses vêtements de la ville. Ils l'ont examiné à la dérobée, sur toutes les coutures, en se demandant d'où il venait et quelles étaient ses intentions. Armel, qui n'est pas dupe, a compris leur interrogation. La jeune fille a cherché à attirer son attention en tournant la tête vers lui de nombreuses fois. Elle lui a jeté des regards malicieux et interrogatifs mais, d'un coup de coude dans les côtes, sa maman l'a rappelée à

l'ordre en lui signifiant de se tenir tranquille. L'attitude de la mère poule défendant sa couvée n'a pas échappé à Armel qui s'est pincé les lèvres pour ne pas éclater de rire en pensant « Voilà déjà qu'on me considère comme un prédateur ! »

Il descend du car, sans un regard vers la fille qui le suit des yeux et, muni d'un sac à dos pour tout bagage, il fait quelques pas vers l'abribus dont les parois transparentes sont munies de panneaux et d'un plan indiquant l'emplacement des bâtiments administratifs : mairie, poste, centre de secours, centre de soins infirmiers etc. Il a rapidement situé la Mairie.

Malgré la présence du soleil, un petit vent glacial, qui le surprend, s'insinue dans les moindres interstices de ses vêtements et il remonte le col de sa veste sur un chaud pull de laine écri qui met en valeur son visage aux traits agréables qui ne passe pas inaperçu. Il s'attendait au pire, question climat, mais cette température le surprend tout de même. Il suit la flèche indiquant la Mairie et remonte la rue.

Ses pommettes saillantes, ses yeux et cheveux noirs, la bouche aux lèvres charnues, surmontée d'un brin de moustache, évoquent les traits d'un acteur faisant la pub d'un parfum sur le petit écran. Il accède par quatre marches au bâtiment administratif et pousse la porte vitrée sur laquelle sont inscrits les horaires d'ouverture. Il se dirige vers le comptoir. Il est seul en ce début d'après-midi et tousse légèrement pour attirer l'attention d'une personne dont il aperçoit le dos dans une pièce adjacente. L'employée municipale, penchée sur son bureau, se lève et vient à sa rencontre. C'est une jeune fille, aux cheveux courts, guillerette sur ses talons aiguilles, très mince, dont on ferait le tour de la taille avec deux mains, qui se présente avec un sourire avenant.

Elle est vêtue d'une petite jupe plissée impeccablement blanche, telle qu'on n'en voit plus guère et d'un t-shirt à pois rouges.

Armel remarque immédiatement à son regard admiratif, qu'il ne lui est pas indifférent.

– Bonjour, dit-il, pouvez-vous m'indiquer où se trouve la maison « les Lilas » ?

Comme si elle revenait à la réalité, elle sursaute imperceptiblement et marque un temps de surprise qui n'échappe pas à Armel.

– Qu'est-ce qui vous amène chez nous ? Vous êtes de la famille ? s'enquiert aussitôt l'hôtesse d'accueil en réprimant un léger embarras puis, se reprenant, elle accentue son sourire pour engager la conversation avec ce beau jeune homme et en savoir plus long sur ses intentions. Elle tapote avec son stylo sur le comptoir en attendant les confidences d'Armel, mais cette tentative est vaine.

Le jeune homme se retient pour ne pas lui dire franchement ce qu'il pense de son indiscretion et poursuit :

– Que vous importe, pouvez-vous, oui ou non, me donner ce renseignement ou faut-il que je m'adresse ailleurs ?

La fille se renfrogne et, constatant qu'elle n'aura pas d'ouverture avec cet inconnu d'humeur taciturne, lui répond sèchement :

– Au bout du village, c'est la dernière maison, une grille ferme le petit chemin qui y mène. Je tiens à vous avertir que vous n'y trouverez personne pour le moment. Je peux vous communiquer l'adresse d'un hôtel si vous avez l'intention de passer quelques jours chez nous.

– Merci, répond-il sèchement en s'en allant, je sais ce que j'ai à faire.

– C'était pour vous rendre service tout simplement, dit-elle en s'éloignant du comptoir, après tout, faites ce que vous voulez.

« Cette fille me paraît bien curieuse, qu'elle se contente de faire son travail au lieu de s'occuper de la vie privée des gens ! »

De son côté l'employée pense :

« Pas très sympa ce type, j'espère qu'il ne va pas s'éterniser chez nous, il va falloir le tenir à l'œil. Que va-t-il faire à la maison des Lilas ? Comment cet étranger en connaît-il l'existence ? »

Furieux de l'accueil, il marche dans la direction indiquée et croise un groupe de femmes qui partent pour un footing comme tous les mercredis. Il les a aperçues sous la halle à l'arrêt du car. Munies de bâton de marche, en tenue estivale et coiffées de casquette, elles le dévisagent et se retournent sur son passage sans aucune retenue.

– Quel beau gosse !

– Ah ! Si j'avais vingt ans de moins !

– Allons ne rêve pas.

– Qui peut-il être ?

– Il vient certainement pour le spectacle qui aura lieu demain soir, tu sais un spectacle humoristique organisé par la ligue contre le cancer.

– Que fait-il donc à pied ?

– Comme nous, il se promène, c'est son droit.

– Je ne manquerai pas d’aller le voir demain soir. Je verrai bien si c’est lui.

– Si c’est lui, je ferai un selfie, ajoute une autre.

Puis le groupe s’en va d’un bon pas et disparaît à la sortie du bourg.

Il a plus ou moins entendu leur conversation qui le fait sourire. « Il est préférable qu’elles me prennent pour un homme de scène que pour un terroriste ! Je ne me connaissais pas autant de charme ! »

Il n’est là que par obligation, pour accomplir une promesse faite à un vieil homme et n’a pas l’intention de s’éterniser dans ce terroir à moins que les circonstances se montrent favorables.

Chemin faisant, ses souvenirs l’emportent vers son enfance et sa jeunesse passées en Afrique. Aussi loin qu’il remonte aux confins de sa mémoire, il ne voit que la savane et la forêt à l’infini.

Il a été élevé par des parents attentionnés, dans un village de brousse situé au nord de Bouaké, où se termine la route goudronnée pour faire place à la piste de latérite, boueuses en saison des pluies et transformées en tôle ondulée en saison sèche. Les conducteurs doivent limiter leur vitesse à 70 km / h pour surfer sur les ondulations du sol, conduire comme sur le verglas en évitant les coups de frein. Il leur est aussi préférable de ne pas suivre de trop près un véhicule qui soulève un nuage de poussière rouge épais qui rend nulle toute visibilité.

Ce lieu, qui échappe à la forêt, n’est pas fréquenté par les camions grumiers qui descendent vers Abidjan avec leur charge monumentale de troncs d’espèces diverses.